

LES SIBYLLES ET LA RENAISSANCE ROMAINE.

*Jean-Yves BORIAUD**

La figure de la Sibylle n'est pas étrangère à l'histoire de la Rome moderne puisque le monde des *Mirabilia* médiévaux mêle la *Sibylla Tiburtina* aux légendes fondatrices de la Ville chrétienne : lors de l'épisode célèbre de l'Ara Coeli, c'est elle en effet, selon ces traités qui ont vocation à expliquer au pèlerin les « merveilles » de Rome, qui apporte à Auguste la « révélation » : « À l'époque de l'empereur Octavien, les sénateurs, voyant qu'il dégageait un tel éclat que personne ne pouvait le regarder dans les yeux et que la paix et la prospérité étaient telles, sous son règne, que le monde entier venait lui payer tribut, lui dirent : « Nous voulons te rendre un culte car la divinité est en toi ; si ce n'était pas le cas, tout ne te réussirait pas ainsi ». Il refusa, demanda un délai, fit venir à Rome la Sibylle de Tibur, et lui répéta ce qu'avaient dit les sénateurs. Elle demanda trois jours, pendant lesquels elle se livra à un jeûne sévère. Après le troisième jour, elle répondit à l'empereur :

Voici la vérité :
Signe du jugement, la terre s'imbibera de sueur ;
Du ciel viendra le roi des siècles en personne
Présent dans la chair, pour juger le monde.

Et ainsi de suite. Le ciel s'ouvrit aussitôt et apparut au-dessus de lui une lumière éclatante ; il vit dans le ciel une vierge d'une très grande beauté, debout au-dessus d'un autel, tenant un enfant dans ses bras. Frappé de stupeur, il entendit une voix qui

* Université de Nantes

disait : « Voici l'autel du fils de Dieu ». Il se jeta immédiatement à terre et rendit grâces. Il rapporta cette vision aux sénateurs et eux-mêmes furent plongés dans une grande stupeur. Cette vision eut lieu dans la chambre de l'empereur Octavien où se trouve aujourd'hui l'église de Santa Maria in Capitolio ; aussi l'appelle-t-on Santa Maria Ara Coeli »¹. En fait, l'oracle ainsi prêté par le texte des *Mirabilia* à la sibylle de Tibur correspond à celui que saint Augustin² attribue à une autre Sibylle, celle d'Érythrée ou bien à celle de Cumes.

Mais l'important est que, dans l'esprit des Romains du XIII^e siècle, Rome *caput mundi*, ait été ainsi marquée de la dilection divine dès l'époque du paganisme, et que ce soit par le truchement de « la » Sibylle que Dieu ait annoncé à l'empereur la venue du Sauveur. À la *sapientia veterum*, concept auquel la Renaissance est aussi attachée que le Moyen Age, ne pouvait échapper l'idée du Salut du monde. Rien d'étonnant, donc, à ce que cette Renaissance accorde une large place à la représentation de la figure-clef, celle de la femme investie de la mission essentielle, assurer le lien entre les deux mondes. Néanmoins, c'est dans un laps de temps très court, de 1480 à 1520, c'est-à-dire sous les pontificats de Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X, que se multiplient tout particulièrement, à Rome, les représentations de Sibylles :

-San Pietro in Montorio : quatre Sibylles sans indications de nom, par un élève du Pérugin.

-Santa Maria del Popolo : quatre Sibylles, par Pinturricchio (1485).

-Les appartements Borgia : douze figures de Sibylles et de Prophètes par Pinturricchio (1494).

-Les plafonds de la chapelle Sixtine, par Michel-Ange (1508-1512) : douze figures géantes de Sibylles et de Prophètes.

-Santa Maria della Pace : quatre Sibylles par Raphaël (1514 ou 1519)

-Santa Maria sopra Minerva, chapelle Carafa : quatre Sibylles par Raffaellino del Garbo.

Le fait est connu et il fut notamment remarqué³, à la fin du XIX^e siècle, par Émile Mâle qui lui consacra sa thèse complémentaire⁴, intitulée *Quomodo Sibyllas recentiores Artifices repraesentaverint*⁵. Dans cette thèse, Émile Mâle est fidèle à la méthode qui lui a permis de renouveler les techniques d'analyse de l'œuvre d'art, en montrant

¹ *Mirabilia Urbis Romae*, éd. Cesare d'Onofrio, dans *Visitiamo Roma Mille Anni Fa*, Rome, Romana Società Editrice, 1988, p. 55.

² Saint Augustin, *De civitate Dei*, XVIII, 23-1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2000, p. 790.

³ Voir également Angela Rossi, « Le Sibille nelle arti figurative italiane », « L'Arte », XVIII.

⁴ Émile Mâle en reprend une partie dans *L'Art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Paris, Armand Colin, 1922, p. 255-279.

⁵ Émile Mâle, *Quomodo Sibyllas recentiores Artifices repraesentaverint*, Paris, Ernest Leroux, 1899.

l'enracinement des thèmes dans de grands textes théoriques parfois oubliés. C'est ainsi qu'il fut l'un des tout premiers à remettre au goût du jour l'indispensable *Iconologie* de Ripa en faisant apparaître ce que lui devait en particulier la décoration intérieure de l'église romaine de la *Maddalena*. Cette fois, Émile Mâle retrace l'histoire littéraire du thème, évoquant Lactance (*Divinarum Institutionum* libri, I, VI⁶), dont il signale l'importante édition, largement diffusée, à Ulm, en 1465, saint Augustin (*De Civitate Dei*, XVIII, 23⁷), Isidore de Séville (VIII, 8⁸), Vincent de Beauvais, mais la

⁶ « Varron dit qu'il y eut dix Sibylles : il les a toutes énumérées, s'autorisant de ceux qui ont écrit sur chacune d'elles. La première fut la Sibylle *Persica*, que mentionne Nicanor, l'auteur de l'*Histoire d'Alexandre le Grand* ; la deuxième, la sibylle *Lybissa*, dont parle Euripide dans le prologue des *Lamiennes*. La troisième, la Sibylle *Delphica*, évoquée par Chryssippe dans son livre sur la divination ; la quatrième, en Italie, la Sibylle *Cimmeria*, dont parle Naevius dans son livre sur la guerre punique. La cinquième, la Sibylle *Erythraea*, qu'Apollodore d'Érythrée affirme être sa concitoyenne et qui, aux questions des Grecs, au moment de partir pour Ilion, répondit que Troie périrait et qu'Homère écrivait des mensonges. La sixième est la Sibylle *Samia*, dont Eratosthène écrit qu'il en trouve mention dans les *Annales* de Samos. La septième est la Sibylle *Cumana*, du nom d'Amalthée, que d'autres appellent Demophile ou Herophile et qui apporta neuf livres au roi Tarquin l'Ancien. La huitième est la Sibylle *Hellespontica*, née sur le territoire de Troie, dans le bourg de Marpeessos, près de la place de Gergithios, dont Héraclide du Pont écrit qu'elle vécut au temps de Solon et de Cyrus. La neuvième est la Sibylle *Phrygia* qui prophétisa à Ancyre. La dixième, celle de Tibur, du nom d'Albunea, qui est adorée à Tibur près des rives du fleuve Anio, dans les tourbillons duquel on trouva, dit-on, une statue à son effigie, un livre à la main ».

⁷ « À cette même époque, suivant quelques auteurs, la sibylle d'Érythrée aurait prophétisé. Varron montre qu'il y a eu non une unique Sibylle mais plusieurs. Assurément celle d'Érythrée a composé sur le Christ des prophéties manifestes.[...] Cette sibylle d'Érythrée ou plutôt, suivant certains, de Cumes, n'a, dans l'ensemble de son oracle [...] rien qui corresponde au culte des dieux faux ou fabriqués. Bien plus, elle s'élève contre eux et contre leurs adorateurs avec tant de force qu'elle doit, semble-t-il, être promue au rang des membres de la cité de Dieu », *op. cit.*, p. 790, traduction J.L. Dumas.

⁸ « Les Sibylles, selon les plus doctes auteurs, furent au nombre de dix. La première fut la Sibylle *Persica*, la deuxième, la Sibylle *Libyssa* ; la troisième, la Sibylle *Delphica*, apparut dans le temple de l'Apollon de Delphes ; elle prophétisa avant la guerre de Troie et Homère inséra dans son œuvre beaucoup de ses vers. La quatrième, la Sibylle *Cimmeria*, en Italie ; la cinquième, la sibylle *Erytraea*, du nom d'Herophila, née à Babylone ; elle répondit aux Grecs qui l'interrogeaient que Troie périrait et qu'Homère écrivait des mensonges. On l'appelle « d'Érythrée » parce que c'est dans cette île que furent trouvés ses oracles. La sixième est la Sibylle *Samia*, du nom de Phemonoe ; elle est originaire de l'île de Samos, d'où son surnom. La septième, la Sibylle *Cumana*, du nom d'Amalthée, qui apporta à Tarquin l'Ancien les neuf livres où étaient consignés les arrêts concernant les Romains. C'est aussi la Sibylle *Cumaea*, dont parle Virgile (*Ecl.* 4, 4) :

Vient déjà le temps ultime du chant de la Cuméenne.

On l'appelle *Cumana* du nom de la ville campanienne de Cumes ; son tombeau est encore aujourd'hui visible en Sicile. La huitième est la Sibylle *Hellespontia* ; née sur le territoire de Troie, elle vécut, est-il écrit, au temps de Solon et de Cyrus ; la neuvième est la Sibylle *Phrygia*, qui prophétisa à Ancyre ; la dixième est la Sibylle *Tiburtina*, du nom d'Albunea. De chacune d'elles on a des vers où il est reconnu

responsabilité de la recrudescence moderne du thème, il la prête essentiellement au Frère Prêcheur dominicain Filippo Barbieri, auteur de *Discordiae nonnullae inter Sanctos Hieronymum et Augustinum*, parues en 1481, où les figures des Sibylles font l'objet d'une « description » systématique: *Ex iis quae jam proposuimus exemplis colligi potest artifices nusquam majorem curam consumpsisse quam Romae, ubi primum Philippi de Barberis opus emissum est*⁹.

De fait, Filippo Barbieri a le mérite de donner de chaque Sibylle une caractérisation précise, avec ses attributs, les paroles qui lui sont prêtées et l'indication du Prophète (à l'exception de la Sibylle *Agrippa*) dont elle complète la prédication :

-*Persica* : « vêtue d'un habit doré avec, sur la tête, un voile blanc », disant : *Ecce bestia conculcaberis et gignetur Dominus in orbe terrarum, et gremium virginis erit salus gentium et pedes ejus erunt in validudine hominum* (Prophète : Osée).

-*Samia* : « avec, sous les pieds, une épée nue ; une belle poitrine ; elle porte un fin voile sur la tête », disant : *Ecce venit dies et nascetur de paupercula et bestiae terrarum adorabunt eum...* (Prophète : David).

-*Lybica* : « parée d'une couronne verte et fleurie, vêtue d'un manteau sobre, et pas très jeune », disant : *Ecce veniet dies et illuminabit condempsa tenebrarum... tenebit illum in gremio virgo domina gentium et regnabit in misericordia...* (Prophète : Jérémie).

-*Tiburtina* : « celle qui est adorée telle une déesse à Tibur près des rives du fleuve dans les tourbillons duquel on a trouvé une statue à son effigie, avec un livre à la main. Voici sa prédiction à propos du Christ : *Nascetur Xristus in Bethleem et annunciabitur in Nazareth, regente Tauro pacifico, fundatore quietis* ; Elle est vêtue d'une tunique safran et avec, par-dessus, une tunique de couleur violette» (Prophète : Michée)¹⁰.

-*Delphica* : « vêtue de noir, les cheveux liés autour de la tête, une corne à la main ; jeune », disant : *Nascetur propheta absque matris coitu ex virgine...* (Prophète : Jérémie).

-*Cumana*, définie par le célèbre passage de Virgile (*Jam nova progenies...*) (Prophète : Daniel).

-*Hellespontica* : « née sur le territoire de Troie, âgée, vêtue en paysanne, sa tête de vieillard coiffée d'un voile, enveloppée du menton aux épaules, comme sous l'effet de la honte » (Prophète : Jonas).

-*Phrygia* : « d'âge moyen, en habit et manteau rouges, telle une femme mariée, bien que vierge ». Ainsi parle-t-elle du Christ : *Flagellabit dominus potentes terrae, et*

qu'elles écrivirent à l'évidence bien des choses au sujet de Dieu, du Christ et des gentils. La Sibylle *Erythraea* passe pour la plus célèbre et la plus prestigieuse de toutes ».

⁹ Émile Mâle, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰ Selon Émile Mâle, ce « taureau pacifique » serait la figure d'Auguste.

Olympo excelso veniet, et firmabit concilium in coelo, et annuntiabitur virgo in vallibus desertorum (Prophète : Malachie).

-*Europa* : « belle, jeune, le visage brillant, un voile d'une grande légèreté noué sur la tête, vêtue d'un habit doré »; ainsi parle-t-elle du Christ : *Veniet ille et transibit montes et colles et latices sylvarum Olympi...* (Prophète : Zaccharie).

-*Agrippa*, définie par ses seules paroles : *Invisibile verbum palpabitur et germinabit ut radix et siccabitur ut folium, et non apparebit venustas ejus...*¹¹.

-*Cimmeria* : « jeune, vêtue d'un merveilleux habit doré, les cheveux épars sur les épaules » disant : *In prima facie virginis ascendet puella pulchra facie, proluxa capillis...* (Prophète : Joël).

-*Erythraea* : « la plus fameuse des Sibylles, née à Babylone »; ainsi parle-t-elle du Christ : *in ultima autem aetate, humiliabitur Deus et humanabitur proles divina, jungetur humanitati divinitas* (Prophète : Ezechiel).

On reconnaît ici, bien entendu, la liste « canonique » des Sibylles telle qu'on la trouve chez Varron, mais passée de dix à douze pour permettre un juste équilibre entre Prophètes et Sibylles, par l'ajout d' « Europa » et d' « Agrippa ».

Rarement, en effet, à Rome, la figure de la Sibylle « fonctionne » de manière autonome. À la Chapelle Sixtine, les Sibylles sont ainsi présentées « livre ouvert » : les sibylles *Persica* et *Libica* tiennent ce livre, les sibylles *Eritrea* et *Cumana* le lisent, tandis que la sibylle *Delphica* a les yeux tournés vers un rouleau, mais elles alternent avec les figures de Prophètes (Ezechiel, Daniel, Zaccarie, Joël, Jérémie, Jonas). Là, selon Émile Mâle, la rencontre entre Barbieri et Michel-Ange est évidente, même si Michel-Ange ne respecte pas les indications vestimentaires données par le dominicain : tous deux commettent la même « erreur » en prêtant à Jonas les paroles que la Bible (*Juges*, VI, 36-38)¹² attribue à Gédéon. Dans le même esprit, un peu plus tard (1514 ou 1519) à la demande du banquier Agostino Chigi, Raphaël peint dans l'église Santa Maria della Pace, quatre sibylles, (*Cumana*, *Persica*, *Frigia*, *Tiburtina*), au-dessous de quatre Prophètes, œuvre de Timoteo Viti, un de ses collaborateurs : Abacuc, Jonas, David et Daniel.

Santa Maria della Pace : les Sibylles de Raphaël.

Une fois encore, donc, alternent Sibylles et Prophètes, bien que, selon Émile Mâle, ces fresques ne soient pas tributaires du texte de Barbieri, les paroles qui leur sont

¹¹ Selon Émile Mâle, cette Sibylle, par ailleurs inconnue, serait en fait, une Sibylle *Aegyptia*.

¹² *Ponam vellus hoc in area, si ros in solo vellere fuerit...*

attribuées ne correspondant pas à celle que Barbieri leur prête (les Prophètes ne correspondent pas non plus à ceux qu'il associe aux différentes Sibylles). Malgré cela, l'intention apologético-esthétique est la même : les Sibylles du monde païen sont convoquées pour venir confirmer et conforter les annonces des Prophètes bibliques. Les historiens de l'art s'accordent d'ailleurs à discerner dans les Sibylles de Raphaël un écho, assourdi, de celles, « puissantes et glorieuses » de Michel-Ange¹³, même si l'on peut remarquer dans ces Sibylles, auxquelles Raphaël –comme Michel-Ange- a donné la densité corporelle, une dimension tragique absente en général des tableaux où elles paraissent : « il arrive même », dit ainsi Focillon, « que [Raphaël] se pénètre de sa tristesse, et qu'il incline à un art plus austère que naguère, par exemple dans l'image de la caducité prophétique. On le voit bien dans les Sibylles peintes en 1519 pour Agostino Chigi à Santa Maria della Pace : la plus vieille, drapée dans des voiles farouches a quelque chose d'anxieux et de tendu »¹⁴. Et c'est également cette disposition que l'on retrouve dans la salle 1 des appartements Borgia, avec douze lunettes où, Sibylles et Prophètes, annoncent à deux voix, dans leurs cartouches, la venue du Messie.

Mais à la même époque, apparaissent, toujours fidèles aux textes fondateurs, mais jouant sur un autre registre, deux représentations particulièrement importantes. C'est d'abord la somptueuse chapelle Carafa, dans l'église Santa Maria Sopra Minerva, connue surtout pour les fresques de Filippino Lippi. Le programme en est dédié, tout entier, à la famille Carafa : d'abord, sur le mur du fond de la chapelle, une Annonciation, avec saint Thomas présentant à Marie le cardinal Olivier Carafa, puis l'Assomption. À droite, le triomphe de Thomas d'Aquin confondant les hérétiques (Arius, Averroes...), avec, à ses côtés, la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique et la Philosophie et, à ses pieds, l'Erreur, vaincue. À gauche, le tableau des Vertus a été remplacé en 1559 par le monument de Paul IV Carafa.

Raffaellino del Garbo. Basilique S. Maria Sopra Minerva. Chapelle Carafa. La voûte.

Quant à la voûte, œuvre de Raffaellino del Garbo, elle est partagée en quatre parties, chacune consacrée à une Sibylle : la *sibylla Tiburtina* avec, dans un cartouche,

¹³ « Les fresques des *Prophètes* et des *Sibylles* peints pour Agostino Chigi à S. Maria della Pace à Rome restent [...] des témoignages très positifs de l'évolution de l'œuvre de Raphaël, au contact des fresques du plafond de la chapelle Sixtine. Aussi bien extérieurement qu'intérieurement, les figures ont gagné en volume ; l'expression est devenue plus intense, et une nuance de trouble devant le destin l'assombrit ; mais on reste encore très loin des formes pluisantes et glorieuses des *Sibylles* auxquelles Michel-Ange imprima énergie et passion », Günter Passavant, *Le temps des Génies, Italie 1500-1540*, Paris, Gallimard, coll. « L'Univers des Formes », 1974, p. 218.

¹⁴ Henri Focillon, *Raphaël*, Paris, Presses Pocket, 1990, p. 92.

les mots *Nascetur Christus in Betalem* ; la *sibylla Delphica* (*Propheta ex virgine nascetur*) ; la *sibylla Cumana* (*Jam noua progenies*) ; la *sibylla Hellespontica* (*JesusChristus nascetur de casta*). Les mots des Sibylles correspondent, *grosso modo*, à ceux que leur assigne Barbieri, à l'exception, toutefois, de l'*Hellespontica*, dont le « texte » est complètement différent, mais elles n'ont ni les attributs ni les vêtements de la description du dominicain; quant à leurs corps, ils « flottent » dans un ciel où les Sibylles côtoient anges et créatures divines, qui ne leur font pas un simple décor puisque les anges leur tiennent les livres d'où, manifestement, elles tirent leur inspiration. Elles sont donc présentées comme des femmes de savoir, de ce Savoir qui est le propre de celui auquel la chapelle est consacrée, c'est-à-dire saint Thomas, lui-même philosophe inspiré. À la voûte, elles donnent à toute l'architecture iconographique son sens : elles sont la garantie de l'Inspiration du saint qu'entend célébrer la famille Carafa, et dont la science, représentée par les disciplines du *quadrivium*, triomphe de l'Erreur. Le contexte, si l'on se souvient que sur la paroi gauche de la chapelle Carafa figurait à l'origine le tableau des Vertus, rappelle évidemment un chef d'œuvre de Pollaiuolo, réalisé en 1493 : le monument de bronze de Sixte IV, à la basilique Saint Pierre ; là aussi, les Sibylles côtoient des figures féminines représentant la Philosophie, l'Arithmétique, l'Astrologie, la Dialectique, la Rhétorique, la Grammaire, la Musique, la Géométrie, ainsi que les Vertus Cardinales et Théologiques. Les Sibylles sont donc convoquées, d'un côté comme de l'autre, en tant que détentrices d'un savoir, en tant que femmes du livre : elles ont même la connaissance essentielle, celle de l'Avenir ; rien d'étonnant à les voir à la voûte, avec leur prescience de la venue du Christ, comme la théologie domine les sciences, nécessaires mais profanes, de l'enseignement universitaire.

Sur les fresques de Pinturicchio (1485) à l'église Santa Maria del Popolo, au plafond du *presbyterium*, les Sibylles ont un statut d'une « autonomie » plus grande encore : au centre, on aperçoit le Christ couronnant la Vierge, puis, au-dessous, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Augustin, saint Jérôme, et, plus bas encore, mais au même niveau que les quatre Évangélistes, quatre sibylles, la *Sibilla Delphica*, accompagnée des mots *Invisibile verbum palpabitur*, la *Sibilla Erithea* (sic) avec la phrase *In ultima etate humabitur Deus*, la *Sibilla Persica* (*Germen virginis erit salus gentium*), la *Sibilla Cimeria* (*Dei filius in carne veniet ut iudicet orbem*). Si les textes attribués ici aux Sibylles *Erithea* et *Persica* constituent une paraphrase de ceux que leur assigne Barbieri, les paroles oraculaires prêtées aux deux autres ne correspondent pas du tout au programme du dominicain, pas plus d'ailleurs que leurs tenues...

Pinturricchio. *La Sibilla Cimeria*.

Cette fois, les figures des Sibylles sont isolées. La hiérarchie, ici, est fondamentale : au sommet de la voûte, on trouve, « normalement », le « couple » triomphant, puis, avec les Pères, les Docteurs, de l'Église latine, apparaissent les saints de la parole savante, et enfin, les Évangélistes, fondement absolu du Discours divin, qui voisinent avec les Sibylles auprès de qui ils remplacent les Prophètes. Ces Sibylles sont ici clairement désignées comme des *femmes du livre* : la *sibilla Persica* écrit ; les sibylles *Cimeria* et *Delphica* ont le coude appuyé sur des livres ; seule la *sibilla Erithea*, enveloppée de voiles, à la différence des autres Sibylles sobrement vêtues de robes et de tuniques à manches longues, se contente de désigner de la main l'autel où repose son coude gauche et où figure « sa » phrase. Elles habitent seules leurs tableaux, d'ailleurs d'une grande sobriété : un fond d'or, mais ni anges, ni *putti* pour noyer leurs silhouettes dans un contexte nettement religieux, pour les intégrer dans un ciel convenu, où évoluent traditionnellement les créatures reconnues comme célestes. Renaissantes dans leur costume, paisiblement allongées sur la terre, dans une attitude de recueillement érudit, elles sont le pendant exact des Évangélistes et, quittant le monde des Prophètes de l'Ancien Testament, elles s'insèrent comme naturellement dans celui du Nouveau, appuyées sur des livres où elles ont puisé leur savoir, sans qu'une intervention extérieure vienne leur proposer, voire leur imposer leur texte.

On a donc affaire, lors de la Renaissance romaine, à plusieurs formes de représentation de la Sibylle. La première, classique, où le message des Sibylles prend son sens en regard de celui des Prophètes bibliques (le texte de Barbieri peut apparaître, ici, comme fondateur), et l'autre, où elles le délivrent de manière autonome. Si la Sibylle, quelle qu'elle soit, paraît retrouver un regain de faveur dans la Rome de la fin du XV^e et au début du XVI^e siècle, c'est que la Ville, avec un temps de retard par rapport aux grandes métropoles italiennes, vient de basculer à son tour dans la Renaissance après les efforts de plusieurs papes qui, de Martin V à Pie II Piccolomini, ont travaillé à son *instauratio*, sa restauration. Et à Rome, capitale des deux mondes, cette *instauratio* ne pouvait se faire autrement qu'en inventant une synthèse des deux cultures, païenne et chrétienne. Qui, alors, mieux que la Sibylle, pouvait incarner la continuité entre les deux univers ? Dans les années 1560, le Concile de Trente officialisera certes cette continuité, mais à Rome, où les deux mondes cohabitent dans la réalité topographique comme dans le corpus des légendes médiévales, cette continuité était inscrite dans les mentalités depuis longtemps.

Finalement, on peut se demander si les artistes, dans les cas de Santa Maria Sopra Minerva et Santa Maria del Popolo, ne retrouvent pas le sens et la tonalité du texte de

Les Sibylles et la Renaissance romaine

Lactance (citant Varron) : les Sibylles y sont présentées comme des femmes de prestige, dont la parole a été empruntée par des auteurs aussi prestigieux qu'Homère ; en les détachant des figures des Prophètes, contrairement à Barbieri, ils les rendent, dans le droit fil de la démarche renaissante, au texte antique qui les a définies.